

De *Au clair de la lune* (André Forcier) à « sa chandelle est morte »

Gilles Thérien

Volume 9, numéro 3, printemps 1984

Monique Bosco

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200490ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200490ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thérien, G. (1984). Compte rendu de [De *Au clair de la lune* (André Forcier) à « sa chandelle est morte »]. *Voix et Images*, 9(3), 175–178.
<https://doi.org/10.7202/200490ar>

CINÉMA

De *Au clair de la lune* (André Forcier) à «sa chandelle est morte»

par Gilles Thérien, Université du Québec à Montréal

Dans les nombreux films faits par les officielles institutions qui donnent des fortunes souvent à fonds perdu, il se trouve bien peu de films de la qualité de ce dernier film de Forcier qui a pourtant eu bien du mal à le terminer. Sa facture cinématographique est relativement simple mais l'univers qu'il met en scène est peu banal. Nous sommes habitués maintenant à un univers Forcier: des bas-fonds où grouillent des personnages inquiétants, un rire grinçant, une espérance naïve et, en général, une fin qui cloue les becs comme des cercueils. Le mot qui vient à l'esprit pour qualifier cet univers est «déréliction». Tous ces personnages sont, d'une façon ou d'une autre, abandonnés... mais ils ne le savent pas. Ils sont les rois solitaires de planètes désertes.

Divers récits viennent se croiser dans *Au clair de la lune*. Le principal, c'est celui de la rencontre de Bert, de son vrai nom Albert, et de François que Bert baptisera Frank. Le premier est homme-sandwich au service du Moonshine Bowling. Il promène des panneaux publicitaires dans les rues avoisinantes et, de temps en temps, jette un coup d'oeil au stationnement du Moonshine pendant que la préposée à la caisse s'envoie en l'air avec un client. François, lui, est un albinos, c'est-à-dire quelqu'un dont la pigmentation de la peau et du système pileux est déficiente. Il a donc les cheveux blancs et les yeux rouges. On pense au lapin. Les livres de médecine établissent la fréquence de l'albinisme à 1 sur 34,000. C'est dire que, dans la population montréalaise, on en trouverait environ 60 au plan de la statistique. C'est le caractère marginal de François. Il fait partie d'une minorité bien minoritaire. Mais est-ce tellement différent pour les hommes-sandwichs? En trouve-t-on beaucoup plus qu'une soixantaine dans la même population?

François, l'albinos, vit d'expédients. Sans logis, le soir, il crochète une voiture et s'installe dedans. Au début du film, il vole, toujours dans une automobile, un manteau de femme qu'il portera par-dessus son T-shirt marqué «Moscou University». Le hasard veut qu'il crochète la voiture de Bert et que, pour éviter le pire, lorsque celui-ci s'amène, il fasse le mort. Bert tente de le réanimer et il réussit grâce au bouche à bouche. Albert croit qu'il a vraiment ressuscité François et ce dernier le persuade que ses cheveux sont devenus tout blancs à la suite du grand choc de la mort. Il s'établit alors une relation entre les deux qui est tout à l'avantage de François. Bert l'installe chez lui, c'est-à-dire dans son «char».

À ce premier récit s'en ajoute un second: un maniaque crève des pneus dans le stationnement du Moonshine Bowling. Les clients sont à sa recherche et, parmi eux, en bonne position, les Dragons, un gang de «délinquants en char» qui terrorisent tout ce qui ne leur ressemble pas. Ti-Kid Radio, le type débile, se met à la poursuite du maniaque. Le spectateur est plus chanceux que Ti-Kid car il sait, lui, que le maniaque n'est nul autre que Léopoldine Dieumegarde, fille de Maurice, propriétaire d'un garage spécialisé dans le «rechapage» des pneus. Maurice a une blonde dont Léopoldine est jalouse et en accroissant la demande de travail, elle espère garder son père avec elle au garage. C'est le troisième récit. L'intrigue générale du film va reposer sur le récit le plus faible: qui crève les pneus? et va monopoliser les autres récits autour de ce point de vue.

François déclare à Bert qu'il vient d'Albinie, ce qui nous donne une jolie séquence du genre Disney où François remonte au ciel de l'Albinie et en redescend devant les yeux ébahis d'un Albert ému. François prétend aussi qu'il a des dons de guérisseur parce qu'il est le septième garçon en ligne dans sa famille. Bert le croit et voudrait bien que François le guérisse de son arthrite, il pourrait alors redevenir le grand champion de bowling qu'il était quelques décennies auparavant. L'action rebondit au moment où les pneus de l'auto de Bert sont dégonflés. Le spectateur connaît la coupable mais François assume le «crime» en expliquant que c'est à cause de son pouvoir, qu'il a de la difficulté à contrôler. Albert exige alors de lui qu'il le remplace comme homme-sandwich pour payer le prix des pneus. En attendant on roulera sur les jantes. François accepte et profite de l'occasion pour se créer un «racket de protection» dans le stationnement. Il prend un dollar par client pour surveiller les voitures. Ça marche assez bien. Il fait de l'argent et le soir, il s'installe chez lui, c'est-à-dire dans la voiture de Bert. Le racket connaît des hauts et des bas et François se voit obligé d'organiser lui-même des séances de crevaison de pneus pour maintenir son pouvoir. Entre-temps, il décide de guérir l'arthrite de son compagnon. Il élargit les trous de la boule de bowling et Bert, convaincu de sa guérison, décide de participer à un tournoi et de reconquérir son titre de champion. Il gagne sans se rendre compte que François fait tomber les quilles pour lui. On assiste à la résurrection de Bert par François. Le bouche à bouche est médiatisé par le magnum de champagne que le couple se partage. On vit

alors la richesse du prix dans le char transformé en maison-roulotte. On fait des sorties mais on revient toujours à la bordure du stationnement du Moonshine, comme un bateau ivre à son port.

Un philosophe qui sort on ne sait d'où et qui trouve son inspiration métaphysique dans les pots de colle se fait prendre par Ti-Kid à dégonfler bien innocemment les pneus d'une voiture. Les Dragons, alertés, s'amènent et le battent. Mais les crimes continuent.

François et Bert épuisent leurs ressources, ce qui comprend les poissons rouges de l'aquarium et un gros piranha. Un soir, ils s'en prennent eux aussi aux pneus. Les Dragons arrivent et surprennent François sur le fait. Ils lui écrasent le pied en voiture. Sous la violence de l'événement, les cheveux de Bert repoussent blancs. Plus tard, le pied amputé, François est assis dans l'auto avec Bert. Les deux n'ont plus qu'une chandelle pour se réchauffer. Il neige, il fait froid, la chandelle sera bientôt morte et les deux amis sentent l'engourdissement les gagner. Ils mourront de froid, assis l'un à côté de l'autre dans le char de Bert.

Si ce film fait rire par instants à cause d'une situation comique ou d'une expression particulièrement savoureuse, il est, dans l'ensemble, plutôt sinistre. Il ne saurait être question de tragédie puisque les personnages n'ont même pas eu besoin de chuter pour accomplir leur destin. Tout grouille, s'agite dans le fond. C'est là que l'imaginaire du film se construit.

Tous les personnages de ce film sont marginaux, anarchistes, débiles ou délinquants. Le récit principal met en scène un couple d'hommes dépareillés comme le couple de Laurel et Hardy par exemple. Leur relation est trouble. Elle s'établit sur le mensonge de François et la naïveté d'Albert. Le bouche à bouche de la résurrection de François donne lieu à une mise au point qui tourne autour de la présence de la langue et du fait «qu'on n'est pas comme ça»: surdétermination. L'argent de papier gagné par François est mêlé aux excréments du pot de chambre de la voiture. C'est là qu'Albert doit prendre l'argent. On partage tout et surtout l'alcool, en particulier depuis la résurrection de la puissance du champion Bert. Et à la fin, François perd son pied... eh oui, Sigismond! Ajoutons à cela que l'albinisme est traité comme une forme de travestissement: manteau de femme, chevelure féminine, lèvres rosées, lunettes noires. Une autre séquence, celle-là d'un goût douteux et d'une utilité discutable, nous présente la soeur jumelle d'Albert. Elle est mystique, habillée en religieuse, elle «saigne» (stigmates?). Or ce personnage, selon toute vraisemblance, est aussi joué par Albert. Travestisme là-aussi, sans compter l'évocation gratuite du sado-masochisme.

L'examen des autres personnages n'est pas plus rassurant. On a déjà parlé de la débilité de Ti-Kid Radio. Léopoldine Dieumegarde que l'on connaît assez peu est continuellement associée au couteau avec lequel elle

dépèce violemment les pneus ou aux restes souillés de sauce tomate d'une pizza qui marque toujours l'absence de son père. Alfred, le gardien du bowling, n'a qu'un amour, son chien Ti-Beu. Les Dragons, jamais identifiés individuellement, sont violents avec leurs chars comme avec les bâtons de baseball dont ils se servent pour battre le philosophe en s'en prenant très évidemment à son sexe.

Les femmes sont à peu près absentes de ce film qui sent la rage de la castration, l'impuissance déguisée, l'homosexualité refoulée et une coprophilie très marquée dans le discours et même dans les gestes. Ce film est lourd, très lourd à voir, à supporter, même s'il ne manque pas d'une bonne dose de fantaisie et d'humour. Il est impossible de dire jusqu'à quel point il rejoint le Québécois mais il serait inutile d'affirmer qu'il ne le rejoint pas. La réaction de la salle en est une excellente preuve. Message misogynique mais aussi misanthropique, *Au clair de la lune* n'a pas du tout la limpidité de la chanson de notre enfance. Mais au fait, est-ce que la chanson de notre enfance était limpide? Qui dit: «Mon ami Pierrot?» Pourquoi demander une plume quand on manque de feu? Quelle porte faut-il ouvrir? Et cette chandelle qui est morte, et l'amour...de Dieu?

Dans le film de Forcier, le ciel est noir même si c'est l'Albinie, la terre est blanche de froid, les jeux de plongée et de contre-plongée de la caméra autour de l'auto de Bert ou des personnages verticalisent un monde où tout se passe à plat. C'est peut-être le point de vue de Dieu mais Dieu n'existe pas ou Dieu est dérisoire, objet du désir de la soeur jumelle d'Albert. Les séquences des Dragons, leurs arrivées impromptu sont agaçantes à la longue. Il en est de même de ce commentaire presque continu fait au «je». François est alors à la fois dans le film, et hors du film, ce qui n'est pas rassurant. Il est placé dans l'éternité du créateur et le créateur est lui aussi hors du film et dans le film, quelques secondes, à la façon de Hitchcock, — et s'il fallait encore jouer sur les mots... Forcier est un admirable théologien des bas-fonds. Il n'a vraiment pas besoin de Cioran, qu'il cite au générique, pour continuer à dé/sex/ister. Bon an, mal an, il tient devant nos yeux le cinématographique miroir.